

Chez le même éditeur

İrq Bitig, jeu divinatoire turk-ancien
traduit et présenté par Rémy Dor

Les Trente-deux Marches du trône

Collection « Contes de l'Orient proche et lointain »
dirigée par Aboubakr Chraïbi

D'après la traduction anonyme en persan, *Singhasan Battisi*, du texte indien
en sanskrit *Singhasanadvātrinśatikā* (ou *Trente-deux histoires du trône*)

En couverture : montage à partir d'illustrations persanes du XV^e siècle

espaces&signes
l'éditeur des cultures du monde
51, avenue de Villiers 75017 Paris
www.espacesetsignes.com

©2014 espaces&signes
ISBN : 978-2-9535965-2-6

Les Trente-deux
Marches du trône
ou Comment mériter le pouvoir

Conte indien

traduit par le baron Daniel Lescallier

espaces
& Signes

Présentation

Je suis extrêmement heureux que ce conte indien, découvert et traduit par un Français au XVIII^e siècle, puisse enfin être publié en France. J'espère que cela lui permettra d'accéder à la notoriété qu'il mérite. C'est un « miroir des princes » qui associe au plus haut degré divertissement, politique et éthique — une éthique construite sur d'inépuisables richesses, doublée d'une générosité infinie.

Notons tout d'abord les aspects singuliers de notre texte qui contribuent à son grand intérêt. Dans la plupart des contes que nous connaissons, le prince guerrier, triomphe de mille obstacles, pour enfin épouser la princesse, avec laquelle il obtient une nombreuse descendance et coule des jours heureux. Le lecteur verra très vite qu'il en va autrement du rajah Békermadjiet, héros de ces *Trente-deux Marches du trône*, champion de son siècle et vainqueur de tous les ennemis, hommes et génies. Lorsqu'à la fin de sa quête, il gagne la main de la princesse, il ne la garde pas pour lui : il l'offre à celui qui la désirait le plus au monde et intercède même en sa faveur pour que la princesse l'agrée ! Ce rajah est la générosité incarnée, prêt à donner sa vie (n'est-elle pas périssable ?) pour le bonheur d'autrui. Et le sacrifice — dont il fait fréquemment usage — n'est qu'une des figures de cette générosité.

Cette représentation d'un roi absolument désintéressé, brave et généreux, qui n'a d'autre souci que la bonne gestion de son royaume, est rare. C'est à la fois la qualité et l'originalité de ce texte : tout ce que le rajah Békermadjiet possède, ou tout ce qu'il gagne, il s'empresse de le donner au plus pauvre ou à celui qui en a le plus besoin. Par ailleurs, on trouve tout au long de ces trente-deux récits des maximes d'une morale des plus parfaites, applicables non seulement à la conduite des souverains envers leurs sujets, mais aussi, tout simplement, à la conduite de chacun d'entre nous dans sa vie quotidienne :

« À quoi servent la science, l'instruction et les principes de la morale dont vous faites étalage, si elles n'ont pas pour résultat de bonnes et utiles actions ! »

« On ne doit accorder le titre d'homme qu'à celui dont les actions sont en accord avec ses paroles. »

« Tout homme qui est capable de maltraiter avec une telle barbarie une femme est indigne de vivre. »

Telle est l'image qui doit être renvoyée à l'homme politique, comme à tout lecteur, qui se regarderait dans ce livre.

Sur le plan littéraire, une façon originale de créer l'illusion de miroir est d'user de l'enchâssement, de mettre en scène celui qui raconte et celui qui écoute, et d'expliquer les motivations du premier et la réaction du second. Pourquoi est-il utile d'avoir toujours à sa disposition des histoires, comme s'il s'agissait d'une denrée précieuse ? Généralement, pour divertir, convaincre ou instruire et, en retour, obtenir quelque faveur, y compris sauver des vies humaines. Les bourdons (quoi d'étonnant que les bourdons soient d'impénitents bavards !), qui rapportent les contes de ce livre, voient leur châtiment prendre fin à la trente-deuxième marche : ils sont enfin libérés et retrouvent leur forme resplendissante de créatures célestes. De son côté, celui qui a eu la patience de les écouter a pu gravir les marches du trône, une à une — une histoire par marche — et devenir, à la trente-deuxième, digne d'exercer le pouvoir ultime. Les *Trente-deux Marches du trône* font en effet appel à un singulier récit-cadre.

Nous avons une autre illustration de l'originalité de ce livre, pour les amateurs des « contes comme thérapie » et d'enchâssements inédits, dès l'histoire de la première marche. Il s'y passe une chose très curieuse :

« Le fils du roi est devenu fou et, pour être guéri de sa folie, il doit s'entendre raconter par autrui ce qui lui est arrivé ! »

Voilà une forme d'enchâssement très simple et d'une remarquable modernité, également présente dans certaines versions des *Mille et une Nuits* où Shéhérazade raconte au roi sa propre histoire. On peut intuitivement comprendre le procédé comme réactivation à la fois de l'image et de la mémoire de l'humain qui s'est perdu à cause de ses mauvaises actions, mais qui pourrait encore se retrouver si on lui raconte son histoire. La littérature, fin divertissement et subtile thérapie, y trouve son plein emploi.

Sauver l'homme de lui-même... Sauf qu'ici, comme dans les *Mille et une Nuits*, il ne s'agit pas de n'importe quel homme mais de ceux qui nous gouvernent. Et l'affaire devient grave car elle engage le sort de nations entières. Afin de régler les débordements du « politique », le maître mot que ces contes tentent de promouvoir est l'« éthique », bien entendu. On peut encore ajouter : le refus de la corruption par les plaisirs ou l'argent, le détachement des biens matériels, le devoir de protection et d'assistance, la tolérance — y compris envers des démons mangeurs d'hommes !

Au bout de ce livre, après trente-deux récits, qui, fort curieusement, honorent les brahmanes et évoquent favorablement les *houris* du paradis et le pèlerinage à La Mecque, se dégage ce qui semble donc être la religion la plus profonde du rajah Békermadjiet — qui pourrait aussi bien être celle d'un poète bédouin : une pratique sans faille de la générosité.

Note de l'éditeur

Ce conte indien fut découvert par le baron Daniel Lescallier, administrateur maritime français, lors de son séjour en Inde à la fin du XVIII^e siècle. C'est lui qui en réalisa la première traduction en français depuis le persan, langue en usage à l'époque dans cette région du centre de l'Inde pour la correspondance et les relations diplomatiques — traduction qui parut à New York en 1817.

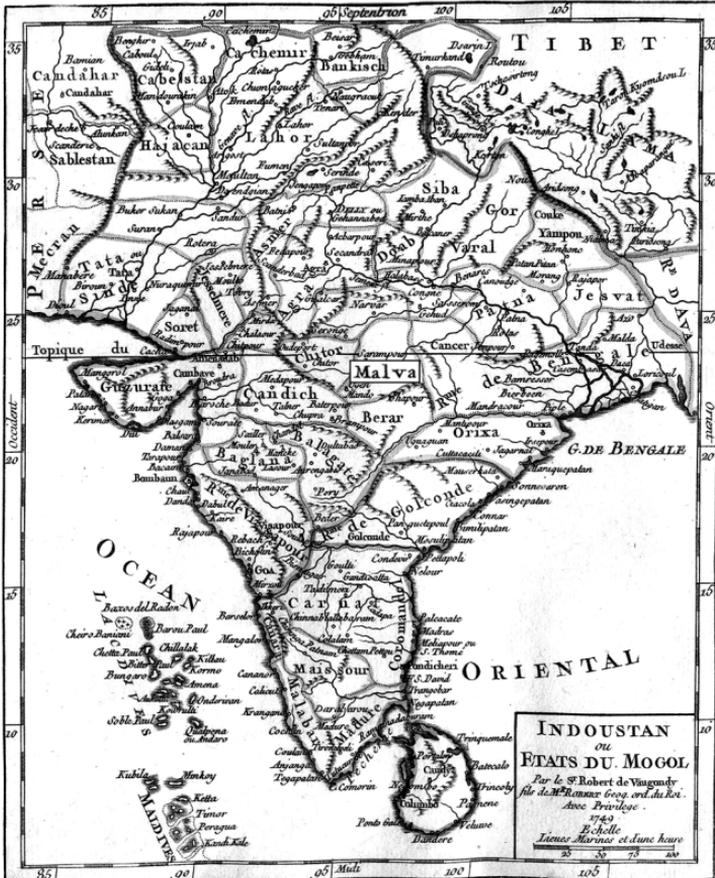
Nous avons tenu à en conserver toute l'originalité et la saveur, ainsi que la richesse de style. Aussi nos interventions se sont-elles limitées pour l'essentiel à la modernisation de l'orthographe et de la ponctuation afin de donner au texte un rythme convenant mieux à une lecture contemporaine.

Par ailleurs, nous avons indiqué, en note de bas de page, le sens de certains mots ou expressions aujourd'hui inusités ou nécessitant un éclairage. Enfin, nous avons ajouté des titres à ces trente-deux contes, permettant de les identifier plus aisément.

Un bref glossaire, en fin de volume, donne les informations utiles à la compréhension des mots accompagnés d'un astérisque ().*

Sommaire

1 ^{ère} marche	Laisser du temps au temps	17
2 ^e marche	Se sacrifier pour le bien commun	32
3 ^e marche	Être généreux	37
4 ^e marche	Maîtriser sa colère et pardonner	43
5 ^e marche	Savoir la richesse d'un peuple	50
6 ^e marche	Faire profiter de ses biens	55
7 ^e marche	Ne pas rendre le mal pour le mal	58
8 ^e marche	Ne jamais se moquer d'autrui	76
9 ^e marche	Ne pas avoir peur et persévérer	82
10 ^e marche	Savoir écouter	87
11 ^e marche	Encourager l'instruction	112
12 ^e marche	Apprendre à se sacrifier	120
13 ^e marche	Privilégier la bonté	124
14 ^e marche	Ne pas se fier aux apparences	133
15 ^e marche	Accorder ses actes et ses paroles	139
16 ^e marche	Rester attentif	143
17 ^e marche	Faire confiance	153
18 ^e marche	Ne pas laisser la colère aveugler	160
19 ^e marche	Oser	169
20 ^e marche	Entretenir l'amitié	173
21 ^e marche	Trier bons et mauvais conseils	180
22 ^e marche	Être présent	187
23 ^e marche	Se sacrifier pour une bonne cause	194
24 ^e marche	Préférer le dialogue à l'affrontement	198
25 ^e marche	Ne pas se crisper sur ses certitudes	209
26 ^e marche	Protéger les faibles contre les forts	215
27 ^e marche	Indiquer le bon chemin	220
28 ^e marche	Bannir le droit du plus fort	232
29 ^e marche	Respecter le bien d'autrui	240
30 ^e marche	Savoir revenir sur une décision	247
31 ^e marche	Être en accord avec sa conscience	253
32 ^e marche	Prendre pour modèles les Anciens	260
	Glossaire	265



85 90 95 Septentrion 100 105 110
35 30 25 20 15 10
Occidentale 110 105 100 95 90
85 90 95 100 105 110
Midi 100 105

Exposé de trente-deux tentatives du rajah Béhoudje pour faire usage du trône enchanté et des obstacles qu'il rencontre à chaque fois, qui donnent lieu au récit de trente-deux belles actions du prédécesseur Békermadjiet¹.

1. Le rajah Békermadjiet a été souverain du pays de Malouah (Mâlvâ), région située au centre de l'Inde, entre le premier et le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Les chronologies indiennes assurent qu'il a régné cent ans.

Le rajah Béhoudje est le dixième successeur de Békermadjiet. Il a commencé à régner quatre cent vingt-six ans après Békermadjiet, c'est-à-dire à peu près en l'an 476 de l'ère chrétienne.

PREMIÈRE MARCHÉ

Laisser du temps au temps

Le rajah Béhoudje veut s'asseoir sur le trône; opposition d'un génie gardien de ce trône et sa conversation avec le rajah.

Dès que le rajah Béhoudje eut fait élever le trône enchanté dans son château de Radéhanikery, il consulta les astres pour connaître l'heure favorable, et lorsqu'il crut l'avoir trouvée, il tenta de s'asseoir sur le trône. Mais il fut bien étonné de voir se présenter devant lui un essaim de trente-deux grosses mouches ou bourdons, dont l'un se détacha des autres et vint s'opposer à ce qu'il avança en lui disant : « Rajah Béhoudje! Sachez que nous sommes, sous cette forme, des génies déguisés, envoyés ici par le grand Dieu notre chef, pour garder ce trône et empêcher qu'il ne soit occupé par tout autre prince que celui qui, par sa noble conduite, par des actions grandes et désintéressées, aura fait preuve de vertu à l'égal du rajah Békermadjiet, celui de vos prédécesseurs à qui ce trône avait été donné à cette condition. »

Le rajah Béhoudje répondit qu'il avait le plus grand désir d'imiter ces beaux exemples et pria le génie de lui indiquer quelqu'une de ces grandes actions, afin qu'il pût en faire le sujet de ses méditations et s'efforcer de les imiter. Le génie gardien lui répondit en ces termes :

Un jour le rajah Békermadjiet, ayant dans sa compagnie un brahmane*, celui-ci, pour entretenir le prince, lui demanda la permission de lui raconter une aventure. Békermadjiet l'ayant engagé à parler, il lui dit :

« Un puissant rajah avait une femme, appelée Bahanmaty, pour laquelle il avait un si fort attachement qu'il ne pouvait se séparer d'elle un seul instant, et qu'il la menait avec lui partout où il allait, même dans ses audiences et dans son conseil. Un de ses vizirs trouvant avec raison qu'il était peu convenable, qu'il était même indécent que le rajah eût sans cesse une femme avec lui, et craignant les mauvais effets qui pouvaient en résulter, se détermina à faire là-dessus des représentations à son maître. Il saisit une occasion opportune où le rajah était bien disposé, de bonne humeur, où sa femme était éloignée et lui dit :

“ Sire, si votre majesté veut m'en donner l'autorisation, j'ai une vérité importante à lui communiquer. ” Le rajah ayant invité le vizir à s'expliquer sans contrainte, il reprit ainsi :

“ Sire, les princes souverains ont des affaires d'un grand intérêt à traiter avec les hommes d'État et les gens en place ; il est nécessaire d'y mettre beaucoup de discrétion et d'observer un secret inviolable. Par conséquent, il faut essentiellement tenir ces choses hors de la connaissance des femmes, qui sont fréquemment tentées de divulguer, mal à propos et légèrement, ce que tout le monde ne doit pas savoir. Il n'est ni sage ni prudent, pour cette raison, d'admettre des femmes dans l'intimité des conseils : il en arriverait souvent que des étrangers seraient informés de ce qu'il importe de leur tenir caché. Prenez, Sire, en bonne part cette observation : les vizirs, ainsi que les médecins, doivent toujours présenter la vérité et ne jamais s'en écarter. Le mensonge de leur part peut occasionner de grands maux et des inconvénients majeurs, soit pour la réussite des affaires, soit pour la vie des hommes. ”

« Le rajah, ayant écouté favorablement la représentation du vizir, lui dit : “ Je te remercie, vizir, de tes bons avis, mais j'ai pour la reine un si fort attachement que je ne puis me résoudre à la perdre de vue, et que si je ne l'ai pas devant les yeux, je perds ma tranquillité. ”

« Le vizir donna alors au rajah ce conseil : “ Faites faire un portrait de la reine, bien ressemblant et bien fidèle, que vous porterez toujours avec vous, en voyage, à la chasse, et en tous

lieux. Par ce moyen, vous aurez incessamment devant vous l'image parfaitement exacte de la reine, vous croirez la voir elle-même, et cette illusion calmera vos inquiétudes.” Le rajah ayant approuvé cette idée, on fit venir dans le sérail des femmes de très habiles artistes qui entrèrent dans les appartements de la reine et peignirent à loisir et avec tout le soin convenable un portrait bien fini ; lorsqu'il fut terminé, elles le présentèrent au rajah, qui le trouva parfaitement ressemblant et récompensa généreusement les artistes.

« Il y avait à la cour du rajah un religieux nommé Sardanendan, en activité de service auprès du prince, avec lequel il était dans la plus grande faveur et intimité à cause de ses bonnes qualités, de sa vertu et de ses rares connaissances dans l'art cabalistique, la magie et les sciences occultes. Le rajah lui montra le portrait de la reine, en lui demandant s'il trouvait la ressemblance exacte.

« Sardanendan, qui ne pouvait jamais s'écarter de la vérité et qui avait des moyens surnaturels pour la bien connaître, prit en main une plume garnie d'encre. Après avoir invoqué le secours de la toute-puissance divine, il ferma les yeux, et secouant cette plume sur le portrait, il tomba une petite goutte d'encre au-dessous du sein. Alors, ayant rouvert les yeux et apercevant cette tache d'encre qui imitait un signe, il dit au rajah : “ Si ce signe est exactement placé, la ressemblance est complète, et je ne vois rien d'ailleurs à redire à la fidélité du portrait.”

« Le rajah, à ce discours, conçut de mauvais soupçons, et se montra infiniment courroucé : il lui vint dans la pensée que Sardanendan, qui allait et venait librement partout dans le palais, avait sans doute avec la reine une fréquentation intime, sans laquelle il était impossible qu'il eût une connaissance aussi particulière des endroits de son corps qui sont ordinairement cachés par les habillements. “ Sans cela, pensait-il, comment ce brahmane connaîtrait-il l'existence d'un signe aussi peu remarquable, et que personne d'autre que moi ne devrait